

Renaissance and Reformation
Renaissance et Réforme



Cifarelli, Paola et Franco Giaccone, éd. La langue et les langages dans l'oeuvre de François Rabelais

Christine Arsenault

Volume 44, Number 2, Spring 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1082713ar>

DOI: <https://doi.org/10.33137/rr.v44i2.37542>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Iter Press

ISSN

0034-429X (print)

2293-7374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Arsenault, C. (2021). Review of [Cifarelli, Paola et Franco Giaccone, éd. La langue et les langages dans l'oeuvre de François Rabelais]. *Renaissance and Reformation / Renaissance et Réforme*, 44(2), 237–239.
<https://doi.org/10.33137/rr.v44i2.37542>

© Canadian Society for Renaissance Studies / Société canadienne d'études de la Renaissance; Pacific Northwest Renaissance Society; Toronto Renaissance and Reformation Colloquium; Victoria University Centre for Renaissance and Reformation Studies, 2021

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

prints, and drawings, some identifiable, many not—appeared in Bolognese collections through the eighteenth century.

As a comprehensive and engaging examination of Bolognese women artists in the early modern era, this lavishly illustrated book will be used by scholars and students alike for many years to come.

JACQUELINE MARIE MUSACCHIO

Wellesley College

<https://doi.org/10.33137/rr.v44i2.37541>

Cifarelli, Paola et Franco Giacone, édés.

La langue et les langages dans l'œuvre de François Rabelais.

Études rabelaisiennes, tome 59. Genève : Droz, 2020. 320 p. ISBN 978-2-600-06039-4 (relié) 58 CHF.

Fruit d'un colloque international organisé par Franco Giacone, Paola Cifarelli et Alessandro Vitale-Brovarone et tenu du 11 au 14 septembre 2015 à Turin – où Rabelais avait lui-même séjourné près de cinq siècles plus tôt –, ce volume regroupe dix-neuf études portant sur l'un ou l'autre des aspects de la langue et des langages chez Rabelais. Dans une introduction qui donne le ton à l'ensemble de l'ouvrage, Franco Giacone (13–17) compare minutieusement les commentaires successifs dont le syntagme « Les quatre bastions de Turin » (*QL*, LXIII) a fait l'objet. À la faveur d'une source documentaire récemment découverte, il rétablit l'attribution des travaux de fortification de la capitale piémontaise auxquels Rabelais fait allusion à l'architecte Stefano Colonna da Palestrina. Mireille Huchon (19–29) met ensuite en lumière le plus haut sens des interventions de Priapus dans le prologue du *Quart livre*, lesquelles ont été soigneusement travaillées par Rabelais. Ainsi, on constate qu'à travers la verve de ce personnage affleurent les réflexions de l'auteur sur les enjeux linguistiques et grammaticaux de l'époque. Longuement débattue, la signification de ce même prologue est revisitée par Heidi Marek (99–121), qui concentre son attention sur les traditions herméneutiques auxquels appartiennent les commentateurs d'Homère répertoriés par Rabelais et y décèle le penchant du Chinonais pour l'allégorèse diaïrétique au détriment de la méthode stoïcienne. Une analyse des liens analogiques entre la Sibylle de Panzoust (*TL*, XVII–XVIII), Raminagrobis

(*TL*, XXI) et l'oracle de la Dive Bouteille (*CL*, XLIII–XLVI) permet à Marianne Closson (45–60) de proposer de nouvelles pistes d'interprétation du rôle des prophétesses et du thème de la fureur poétique et prophétique chez Rabelais.

Contribuant à préciser la compréhension du vaste et souvent polyphonique lexique rabelaisien, François Roudaut (31–43) propose une analyse de quatre termes (dons, grâces, prérogatives et plasmateur), dont les significations et les fondements théologiques conditionnent l'ensemble du programme pédagogique et humaniste exposé dans la lettre de Gargantua à son fils (*Pantagruel*, VIII). Dans une perspective similaire, Aya Iwashita (73–83) compare les occurrences de la locution « cas estrange » dans les épisodes des Papimanes (*QL*, LII) et de Quareshmeprenant (*QL*, XXXII), où l'expression désigne ce qui est impossible à imaginer. Certains vocables déjà abondamment glosés par les commentateurs de l'œuvre rabelaisienne voient leur signification augmentée d'un sens nouveau ou leur interprétation rectifiée : ainsi, le toponyme hébraïsant « Cheli » (*QL*, x–xi) se pare de la dimension symbolique du coffre destiné aux vêtements féminins, renvoyant à la virilité en crise (Raphaël Cappellen, 123–137) ; le qualificatif « espaves » retrouve son sens juridique de perdu et récupérable (Marie-Madeleine Fragonard, 241–254), et l'inextinguible « asbestos », associé à tort à l'amiante depuis Lefranc, redevient la chaux vive de Dioscoride (Bruno Pinchard, 275–282).

Les sources linguistiques et textuelles du Chinonais sont étudiées notamment par Claude La Charité (61–72), qui établit éloquemment l'authenticité des rééditions de 1543 et de 1545 de traités d'Hippocrate et de Galien, lesquelles avaient été remaniées par Rabelais à l'aune de l'édition des *Aphorismes* d'Hippocrate donnée en 1541 par Antonio Musa Brasavola. Examinant pour sa part l'édition des *Œuvres* de Celio Calcagnini, préparée par Brasavola en 1544, Romain Menini (139–153) fait ressortir l'incontestable influence de l'humaniste ferrarais sur l'écriture rabelaisienne dès 1546. Gilles Polizzi (167–181) reprend la question des sources, notamment l'intertexte colonnien, afin d'éclairer les visées satiriques de Rabelais dans l'épisode facétieux de l'écolier limousin (*Pantagruel*, VI) et dans le début du discours de la Quinte (*CL*, XIX). S'intéressant à l'ensemble des épisodes qui ont recours aux dialectes ou aux patois, Maria Proshina (155–166) révèle de quelle façon maître François use des différents idiomes pour mettre en valeur le caractère ou les caractéristiques (ethniques, sociales, professionnelles, etc.) de ses personnages. La question des emprunts linguistiques est également abordée par Gabriella

Macciocca (183–194), qui dresse un portrait d'ensemble de la polyglossie créatrice et inventive d'un Rabelais puisant à toutes les sources langagières accessibles, incluant l'italien, dont il connaît vraisemblablement diverses formes. Le pertinent sujet des italianismes est par ailleurs approfondi par Franco Giacone (283–294), qui consacre la pièce finale du recueil aux emprunts à la langue italienne dans le *Quart livre*. S'intéressant à la postérité de l'œuvre rabelaisienne, Jacques Berchtold (85–98) propose une fructueuse analyse de l'influence profonde de la fiction pantagruéline sur Goethe, discernable tant dans l'inachevée et pessimiste satire politique *Reise der Söhne Megaprazons*, composée en 1792, que dans *Faust* et *Faust II*.

La sémiotique peircienne permet à Pierre Johan Lafitte (195–223) de développer une étonnante réflexion autour du redémarrage narratif sous le signe du souffle dans l'épisode de Chaneph (*QL*, LXIII–LXV), à laquelle succède l'étude de la fonction et de la signification des manipulations morphosyntaxiques (jeux dérivationnels et expansions nominales) dans la dynamique conflictuelle du *Quart livre* (Anne-Pascale Pouey-Mounou, 225–240). L'étude de Claire Badiou-Monferran et de Jean-Charles Monferran (255–274) permet de constater le travail de suppression quasi systématique des *et* de relance, courants dans la littérature médiévale, réalisé par Rabelais entre l'édition de 1532 et les éditions de 1534 et 1542 de *Pantagruel*, peut-être dans le but d'atténuer l'effet d'oralité et de familiarité dans la voix narrative d'Alcofribas Nasier.

L'un des principaux mérites de l'ouvrage tient à l'extraordinaire diversité des approches et des objets d'étude, qui concernent l'ensemble du corpus fictionnel de Rabelais, mais également son œuvre savante. Les enquêtes, fécondes, explorent de nouvelles perspectives et rouvrent certains débats que l'on pensait clos, ce qui démontre que, malgré l'abondant commentaire dont elle a fait l'objet, la critique est loin d'avoir fini d'interroger l'œuvre rabelaisienne. La mention par Richard Cooper, en conclusion, de quelques communications d'un grand intérêt, mais absentes des actes, ne peut que faire regretter au lecteur de n'avoir pas assisté à ce colloque.

CHRISTINE ARSENAULT

Université du Québec à Rimouski/Sorbonne Université

<https://doi.org/10.33137/rr.v44i2.37542>